

ret). Tel autre, pour un service du même genre, fut honoré d'un *bisellium*, siège à deux places qu'il occupait seul au théâtre et aux festins publics.

Les cités en vinrent à battre monnaie avec leurs titres de patrons, de décurions et toutes les décorations qu'elles accordaient, comme le firent plus tard nos rois avec les titres de noblesse ou les offices. Des citoyens achetaient 20 000 deniers un siège à la curie. Une foule de personnes qui ne remplissaient pas les conditions requises pour être décurions, des affranchis, par exemple, obtinrent, à force de libéralités, les ornements du décurionat. De même qu'on a vu, au moyen âge et dans les temps modernes, des enfants admis aux premières dignités de l'Eglise et de l'Etat, on rencontre dans les municipes des décurions élevés à ce rang, avant l'âge de raison. Nous avons déjà cité un décurion de six ans et un autre de quatre ans. Un titre de patron fut même offert à une femme.

Sans doute c'étaient là de graves abus; mais ils annoncent dans la vie municipale l'excès d'une sève qui ne se tarira que trop tôt. Personne ne songeait alors à s'en plaindre. Il n'y avait qu'une voix pour célébrer les heureux effets du régime municipal et mettre l'empire au-dessus de la république.

« Nos aïeux, écrit Dion Chrysostome, ont combattu pour un rêve. Ils croyaient lutter pour la liberté, ils luttèrent pour l'esclavage. Derrière ces murailles qu'ils défendaient avec tant de vaillance, ils avaient, sous le nom de république, enfermé une grande et glorieuse solitude. Ils combattaient pour un bien qu'ils n'avaient pas, comme les Troyens assiégés combattaient pour Hélène, qui était alors en Égypte. »

La grande fête fédérale des Gaules.

Les cités gauloises ne vivaient pas isolées les unes des autres; elles formaient entre elles une vaste confédération religieuse qui avait pris naissance dans le culte de Rome et d'Auguste.

Les Gaulois avaient adopté ce culte de bon cœur et sans servilité. C'était une chose si difficile que d'assurer la paix au monde, que l'homme qui résolut pour la première fois ce problème qu'aucune puissance humaine n'avait pu résoudre, avait paru un dieu à ses contemporains. « De même que, dans les vieux âges de l'humanité, dit M. F. de Coulanges, on avait adoré le nuage qui, se répandant en eau, faisait germer la moisson et le soleil qui la faisait mûrir, de même on adora l'autorité suprême qui apparaissait au peuple comme la garantie de toute paix et la source de tout